

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 3 (1975)

DOI: 10.11588/fr.1975.0.48384

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

JACQUES WAGNER

L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH,  
VU PAR LA PRESSE FRANÇAISE (1867-1898-1908)

Par la durée exceptionnelle de son règne et par le poids de sa personnalité, l'Empereur François-Joseph est devenu, tant pour ses contemporains que pour la postérité, le symbole de son Empire, à tel point que la recherche de l'image que s'en faisaient les français de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et du début du XX<sup>ème</sup> peut apparaître comme une approche privilégiée pour connaître leur opinion sur la Double Monarchie.

En effet, François-Joseph est un personnage humain, qui a marqué de son sceau toute une époque et qui était sans doute plus accessible à la grande masse des français que les problèmes trop abstraits posés par les slaves ou les hongrois. Cependant, il fut surtout un homme politique qui s'est volontairement identifié à sa monarchie, qui en mena la politique intérieure et extérieure et dont le rôle fut essentiellement de constituer un trait d'union dans un pays tiraillé de toute part. Ainsi l'Autriche apparaît sans cesse derrière son souverain, une Autriche qui, en dépit de ses défaites de 1859 et 1866, conserve en Europe une place de grande puissance, inquiétante par certains côtés qui, fait important pour la mentalité française de cette époque, s'était alliée au Reich victorieux en 1879.

Une étude de l'opinion française à l'égard du souverain autrichien permet donc de poser toute une série de problèmes: le «*b r i l l a n t s e c o n d*» fut-il détesté comme le fut l'Allemagne? Tint-il une place importante dans l'opinion française? Comment concevait-on le personnage de l'empereur ainsi que son rôle? Était-on plus sensible à sa vie publique qu'à sa vie privée?

Pour tenter de dégager des éléments de réponse, nous avons dû nous borner à un examen de la presse, déjà fort abondante. De plus, un règne si long ne pouvait, dans le temps dont nous disposons, être étudié dans son ensemble, et, plutôt que d'examiner une période précise, nous avons préféré effectuer trois «*c o u p e s*» en retenant des dates importantes: 1867, d'abord, l'année fondamentale du Compromis; 1898 et 1908, deux années jubilaires, propices aux bilans, mais marquées en outre par l'assassinat de l'impératrice et par la crise bosniaque, événements propres à de longs développements dans les journaux. Enfin, nous avons dû tenir compte de toutes les orientations politiques françaises en faisant appel à un éven-

tail aussi large que possible, susceptible de refléter toutes les tendances, depuis les organes polémiques jusqu'aux quotidiens à grande diffusion, en passant par les revues célèbres et les grands journaux d'opinion. Ainsi, bien que conscient des limites de notre sondage, nous espérons avoir touché toutes les couches de la société française, et pouvoir présenter une image aussi fidèle que possible des idées que se faisait la majeure partie de la France, sur l'avant dernier Habsbourg couronné.

En 1867, première année envisagée, la presse ne touche encore qu'une fraction très restreinte de la population française où se rencontre bon nombre d'illétrés. Les journaux ne s'adressent qu'à un groupe numériquement restreint, composé essentiellement par la bourgeoisie urbaine et les propriétaires, bien que certains organes – tel LE SIECLE – tentent déjà d'élargir leur audience. De plus, ces journaux, au tirage limité, ne peuvent parler librement: en dépit de l'assouplissement et de la libéralisation octroyée par la lettre impériale du 19 janvier 1867, le carcan imposé par Napoléon III subsiste; les journalistes ne peuvent donc pas fournir une pensée tout à fait sincère et leur message n'atteint pas l'ensemble du pays.

Pourtant, en ce début de l'année 1867, les affaires autrichiennes se situent au coeur des préoccupations françaises; la défaite foudroyante du 3 juillet 1866 a atterré toutes les salles de rédaction et a provoqué une vive inquiétude même chez ceux qui, avant Sadowa, soutenaient la Prusse<sup>1</sup>; c'était le cas de cinq grands journaux parisiens: LE SIECLE, LA LIBERTE, L'AVENIR NATIONAL, LE JOURNAL DES DEBATS, L'OPINION NATIONALE, peut-être achetés par le gouvernement de Berlin, mais qui, à aucun moment, n'avaient réussi à entraîner l'opinion. Après la Paix de Prague, ils rejoignent leurs confrères pour s'interroger avec angoisse sur l'avenir des relations franco-prussiennes. L'UNION, acquis dès le début à la Monarchie Danubienne, résume à merveille le sentiment général: *nous avons été battus avec lui (François-Joseph) autant, plus peut être que lui à Sadowa*<sup>2</sup>. Cette idée va devenir la clef de voûte de la pensée de tous les journalistes en 1867; les vieilles hostilités vont disparaître.

Parallèlement, une véritable révolution s'accomplit à l'intérieur de la vieille monarchie. Les magyars obtiennent enfin satisfaction: c'est l'année du Compromis que symbolise avec éclat le couronnement de Pesth, le 8 juin, et qui clot l'ère de l'absolutisme. C'est aussi l'époque où se dessine un éphémère renversement des alliances et qui voit une tentative de rapprochement sans lendemain entre les deux vaincus de Sadowa; Napo-

<sup>1</sup> Cf. R. ARMENGAUD: L'opinion publique en France et la crise allemande de 1866 – Paris 1962.

<sup>2</sup> – Henri de RIANCEY – L'UNION 26 octobre 1867.

léon III est reçu à Salzbourg au mois d'août avant d'accueillir l'Empereur d'Autriche à Paris à l'occasion de l'Exposition Universelle. A Berlin, les journalistes s'inquiètent de ces allées et venues, leurs confrères parisiens s'en félicitent et considèrent déjà l'alliance comme un fait accompli. On comprend dès lors que la place qu'occupe François-Joseph dans les colonnes des journaux français dépasse de beaucoup celle qui est réservée aux autres monarques.

A Paris, en effet, on suit avec un grand intérêt les réformes qui aboutissent à la naissance de la nouvelle Autriche-Hongrie. Chaque nouvelle, chaque décret est scrupuleusement noté, commenté et fait même, parfois, l'objet d'éditoriaux<sup>3</sup>. On commente en première page le discours du souverain devant le nouveau Reichsrat, on dresse déjà un premier bilan. La quasi totalité des journaux publie de longues dépêches de leurs correspondants permanents à Vienne, où la cérémonie et sa portée politique sont décrites dans les moindres détails<sup>4</sup>; partout, le même thème revient: le souverain s'est enfin réconcilié avec ses sujets et l'Autriche devient un état solide.

Evolution significative, ce sont les organes qui, l'année précédente, étaient les plus hostiles à l'Autriche qui commentent les réformes libérales avec le plus de chaleur. LE SIECLE est devenu le plus solide défenseur de cet empereur qu'il combattait encore avec acharnement quelques mois auparavant et lui décerne avec un enthousiasme peut-être un peu irréaliste, un brevet de libéralisme, allant même parfois jusqu'à rapprocher ses réformes des tentatives de Garibaldi contre les Etats du Pape: *Nous avons été longtemps de loyaux adversaires de la politique autrichienne. Aujourd'hui, l'empire des Habsbourg paraît avoir rompu avec ses vieux errements pour entrer dans la voie libérale; nous n'hésitons pas à dire que nos sentiments d'hostilité seraient bien prêts de faire place à de franches sympathies*<sup>5</sup>. Léon Plée, un peu plus tard, évoque *les constitutions libérales que l'empereur s'est imposé comme la tâche de son règne de réaliser dans toutes la Monarchie*<sup>6</sup> et le 2 mai, Jean Vuilbert, spécialiste des affaires austro-hongroises de ce journal, oppose, dans un très long article le lourd passé absolutiste des Habsbourg à la rénovation

<sup>3</sup> – Le plus proluxe est LE SIECLE, qui publie une information concernant l'Autriche chaque jour pendant les mois de janvier et février, mais cf. aussi LE COURRIER DU BAS-RHIN, éditorial du 4 janvier 1867, LE JOURNAL DES DEBATS, éditoriaux des 13 janvier et 6 mars 1867, LE CONSTITUTIONNEL, éditorial d'Edouard SIMON du 24 mai, LE MONDE, éditorial du 26 janvier 1867 signé COQUILLE et L'UNION, éditorial de ROUGÉ du 25 janvier 1867.

<sup>4</sup> – A l'exception, toutefois de LA PRESSE, qui signale l'évènement sans aucun détail.

<sup>5</sup> – LE SIECLE – courrier d'Eugène THÉNOT – 30 octobre 1867.

<sup>6</sup> – idem – Article de Léon PLÉE du 5 mars 1867.

de leurs états<sup>7</sup>. Nous n'avons cité ici que quelques exemples, mais ceux-ci sont caractéristiques du retournement total du grand quotidien libéral.

On retrouve le même enthousiasme dans les pages de L'OPINION NATIONALE où on peut lire, par exemple: *C'est en effet par la liberté et par la sincérité qu'on peut rétablir même les causes en apparence les plus compromises*<sup>8</sup>. Ainsi, deux importants journaux soutiennent sans restriction la restauration du Royaume de Hongrie, en espérant qu'il ne s'agit là que d'un premier pas vers une libéralisation totale. Les autres quotidiens libéraux restent plus réservés. Au JOURNAL DES DEBATS, on signale avec sympathie les marques de libéralisation en soulignant par exemple les mesures d'amnistie dont ont bénéficié les procris hongrois de 1848, mais le ton reste plus réservé: on attend l'évolution ultérieure des événements<sup>9</sup>. L'attitude des journalistes de LA PRESSE est encore plus expectative et laisse apparaître une pointe de méfiance envers la solution dualiste, défavorable aux slaves; ils n'en félicitent pas moins l'empereur pour sa courageuse tentative<sup>10</sup>. Enfin, le COURRIER DU BAS-RHIN, journal libéral lui aussi, tout en considérant l'empereur sous un angle sympathique, conteste sa responsabilité dans l'élaboration du Compromis qui serait bien plus l'oeuvre du Chancelier Beust que la sienne propre<sup>11</sup>. Ainsi, dans leur ensemble, les journaux libéraux se montrent satisfaits et ont totalement révisé leur attitude à l'égard de François-Joseph pour qui ils éprouvent désormais de la sympathie et qu'ils encouragent dans ses velléités de réformes.

Tous ne partagent pas le même point de vue. L'AVENIR NATIONAL fait figure de cavalier seul, se limitant à une stricte neutralité fortement teintée de scepticisme; son chroniqueur des affaires autrichiennes, Horn, un exilé hongrois de 1848, voit en la Monarchie un état usé dont rien ne pourra empêcher la chute, quant à son chef, il n'a fait que céder à la nécessité; il est devenu un homme brisé, *sans espoir, sans confiance* subissant *un repentir imposé*<sup>12</sup>, réduit à octroyer contre son gré un semblant de liberté.

Les journaux conservateurs, eux, ne cachent pas leur amertume, mais, là aussi, les nuances existent allant du pamphlet à des termes plus modérés. La condamnation de L'UNION n'est pas sans appel<sup>13</sup>, on se plaît

<sup>7</sup> – idem – Long article de Jean VUILBERT du 2 mai 1867.

<sup>8</sup> – L'OPINION NATIONALE – Bulletin de LABBÉ du 24 mai 1867.

<sup>9</sup> – LE JOURNAL DES DEBATS – Editoriaux de 13 janvier 1867 et du 6 mars 1867.

<sup>10</sup> – LA PRESSE – 24 mai 1867, article anonyme en première page.

<sup>11</sup> – LE COURRIER DU BAS RHIN – 24 mai 1867, article anonyme en première page.

<sup>12</sup> – L'AVENIR NATIONAL – 22 mai 1867, article anonyme.

<sup>13</sup> – L'UNION – article de Henri de RIANCEY du 24 mai 1867 et Bulletin du 23 mai 1867.

à souligner les aspects traditionnels et conservateurs des réformes entreprises et d'une restauration dans les formes d'un Royaume de Hongrie millénaire octroyée par le haut comme le fut naguère la Charte; rien de plus conforme en effet à la tradition que ce couronnement de Pesth qui ressuscite les veilles coutumes et qui fait bénir la Couronne de Saint Etienne par l'Eglise de Hongrie, rien de plus rassurant pour des conservateurs que cet acte politique qui se borne à restaurer un vieux royaume dans ses limites historiques. LE MONDE se montre plus amer; *ce n'est ni le Suffrage Universel ni Sadowa qui tuent François-Joseph, c'est le principe révolutionnaire contenu sous le prétendu principe des nationalités*<sup>14</sup>. La transformation de l'Autriche est rejetée en bloc. Le journaliste le plus virulent reste sans conteste Louis Veillot qui, avec la fougue et le talent de polémiste qu'on lui connaît, s'en prend à toutes les initiatives »révolutionnaires«. Dans son journal L'UNIVERS, qui a obtenu le droit de paraître en 1867, il attaque avec violence l'empereur et la politique du compromis en particulier dans un long article dont le titre même, *Pauvre Prince* – est à lui seul révélateur<sup>15</sup>. Veillot ne se permet pas de contester les qualités personnelles du monarque, mais il se plaint du *poison révolutionnaire* qui a tué l'alliance du souverain et de son peuple; il a renoncé à son rôle de *chef mystique* pour n'être plus qu'un *chef de groupe* . . . *le monde est mort* constate-t'il avant d'ajouter: *il avait fait volontairement une bonne et grande chose, la principale sinon la seule qui soit à faire aujourd'hui pour reconstruire le monde. Il avait fait la liberté de l'Eglise. Le Concordat était son titre de gloire . . . Il souffre que la révolution le déchire par les mains de son fâcheux ministre (Beust) . . . Prince véritablement à plaindre . . . Ce prince est né malheureux* conclut-il.

Le Compromis ne rencontre donc pas que des adeptes en France, mais ses adversaires semblent d'autant moins avoir pu entraîner l'opinion, qu'ils approuvent eux-même ce qu'ils croient être la nouvelle orientation de la politique extérieure autrichienne. Tous les journalistes, en effet espèrent un rapprochement franco-autrichien qui ferait contrepoids à la nouvelle puissance prussienne. Cet espoir est alimenté par l'entrevue de Salzbourg au mois d'août au cours de laquelle Napoléon III est reçu par François-Joseph; tous y voient l'ébauche d'une alliance ferme qui paraît

<sup>14</sup> – LE MONDE – Editorial anonyme du 26 janvier 1867.

<sup>15</sup> – L'UNIVERS – Article de Louis VEUILLOT du 6 novembre, voir aussi L'UNIVERS du 31 décembre 1867, article du même VEUILLOT.

confirmée par l'arrivée du monarque autrichien à Paris<sup>16</sup>. Jamais la sympathie des journalistes envers sa personne n'apparaît mieux qu'à l'occasion de sa visite à l'Exposition Universelle pendant laquelle chacun a pu l'observer. Quel contraste avec les commentaires conventionnels et souvent hostiles que l'on réserve au Tsar ou au Roi de Prusse! On décèle, dans les comptes rendus de cette visite, des accents sincères, véridiques, une admiration que les espoirs d'alliance n'expliquent pas entièrement. Paris est séduit: *L'empereur est un type d'élégance et un modèle de courtoisie, il se met comme un prince et cause comme un ange. Comme empereur, il a une majesté qui impose et une malchance qui attendrit, mais comme homme, il a une grâce qui séduit et un succès qui confond*<sup>17</sup>. LE SIECLE dresse à cette occasion un portrait flatteur; on s'apitoie sur ses débuts, son deuil récent dont la politique française est responsable, on se refuse à croire qu'un tel homme ait pu devenir un monarque absolu de son plein gré et on rejette toute la responsabilité sur son entourage, sa mère, *princesse ambitieuse et opiniâtre*, les jésuites qui versèrent en lui *le poison de leur éducation*<sup>18</sup>. On retrouve les mêmes échos dans LA GAZETTE DE FRANCE et LE JOURNAL DES DEBATS<sup>19</sup>.

Ainsi, 1867 a été l'année d'un retournement spectaculaire de l'opinion française. Ce sont maintenant les libéraux qui soutiennent François-Joseph et les conservateurs qui l'attaquent, et c'est son rôle dans l'élaboration du compromis qui les sépare alors que sa politique extérieure est unanimement approuvée, de même que ses qualités personnelles sont admises sans partage. A-t-il pu conserver par la suite ce capital de sympathie amassée au cours de cette année?

On ne tarda pas, en effet, à déchanter et les illusions s'envolèrent. L'Autriche ne combattit pas au côté de la France trois ans plus tard et chez la vaincue, on vit se développer de forts courants germanophobes dans les journaux de toutes tendances et dans une grande partie de l'opinion. Or, en 1879, François-Joseph lia le sort de son empire au nouveau Reich que d'aucuns considéraient comme un ennemi potentiel. Parallèlement, loin de guérir les plaies de la Double Monarchie, le Compromis ne fit que les aviver et provoqua la grave hostilité des Tchèques et des Slaves du Sud, qui envenima la fin de la Monarchie. Enfin, celle-ci se lança dans

<sup>16</sup> – A propos de l'entrevue de Salzbourg, cf.: LE COURRIER DU BAS RHIN, article du 25 août, 1867, LE SIECLE, article de VUILBERT intitulé «Les alliances», du 23 août 1867, LE JOURNAL DES DEBATS, éditorial du 23 août, LA LIBERTE du 10 novembre 1867, L'UNION du 25 août 1867, L'OPINION NATIONALE, article de GUÉROULT du 30 août 1867.

<sup>17</sup> – LA GAZETTE DE FRANCE, article d'Arthur de BOISSIEU du 9 novembre 1867.

<sup>18</sup> – LE SIECLE – article du 6 mars 1867.

<sup>19</sup> – LE JOURNAL DES DEBATS, éditorial du 25 octobre 1867 et LA GAZETTE DE FRANCE, 26, 27, 28 et 29 octobre 1867.

une politique expansionniste et aventureuse vers les Balkans, menaçant bien souvent la paix européenne. Tous ces faits nouveaux créent une situation diamétralement différente de celle de 1867, situation propre à modifier entièrement la vision que peuvent avoir de François-Joseph les journalistes et l'ensemble des français.

En effet, avec l'avènement de la République, l'Autriche peut atteindre la grande masse de la population. L'instruction primaire obligatoire, le développement du Socialisme ont fait naître un besoin accru de lecture et d'information que la presse n'a pu satisfaire qu'en se transformant et en évoluant<sup>20</sup>. Pour toucher plus de lecteurs, les journaux abaissent leur prix et élèvent leur tirage; ils se multiplient tant à Paris qu'en province et se répandent jusque dans les plus petits villages. S'adressant à tous, ils doivent s'adapter à tous les goûts, consacrer une plus large place à l'anecdote, au fait divers au dépens des développements politiques, la bourgeoisie cultivée n'a plus le monopole des informations et celle-ci prend des formes nouvelles. On note une baisse d'intérêt très nette pour les affaires européennes et une place beaucoup plus large réservée aux événements français. Les souverains étrangers pâtissent de cette nouvelle attitude, à l'exception toutefois de Guillaume II, cible permanente des pamphlétaires et des caricaturistes<sup>21</sup>. François-Joseph est lui aussi victime de cette situation mais occupe encore une place fort honorable dans certains journaux. Il est à peu près absent de la presse de gauche qui ne mentionne que les faits marquants; même remarque pour les organes d'extrême droite – il est vrai que, en 1898, gauche et droite sont trop occupées à s'invectiver mutuellement à propos de l'Affaire Dreyfus qui bat son plein à cette époque (« J' a c c u s e » paraît cette année-là dans L'AURORE). La presse populaire à grande diffusion est également peu loquace; ce sont donc les journaux de droite et du centre qui font le plus de mention de notre souverain.

D'ailleurs, l'allure générale de leurs articles se modifie, il semble que leurs lecteurs s'attachent maintenant beaucoup plus à la personnalité, à l'homme et à sa vie privée qu'à son rôle politique; il est vrai que les années jubilaires sont propices à des retours en arrière et à la constitution de bilans, cependant le portrait du souverain est beaucoup mieux dessiné maintenant qu'en 1867. On souligne la simplicité de sa vie, on s'étend sur ses qualités: *il a conservé la générosité bienveillante de sa jeunesse et ses idées ont toujours été plus libérales que celles de sa cour*<sup>22</sup>. Il est

<sup>20</sup> – Cf. Raymond MANÉVY: La presse de la 3<sup>ème</sup> République, Foret – 1955.

<sup>21</sup> – Voir en particulier les dessins de CARAN D'ACHE dans LE FIGARO en 1898.

<sup>22</sup> – LA PARTIE – long article anonyme en première page intitulé L'empereur d'Autriche – 19 août 1898.

*trop pénétré de l'importance et de l'utilité de sa mission pour l'abandonner*<sup>23</sup>, *il est personnellement un ami sûr, il est chevaleresque, très épris d'idéal*<sup>24</sup>, *le sens du devoir qui est si grand chez lui relève son cœur et sa raison . . . il a un courage héroïque*<sup>25</sup>, *sa bonhomie qui n'exclut pas, d'ailleurs, un sentiment très vif de ses devoirs et de sa dignité, lui ont quand même concilié tous les cœurs*<sup>26</sup>, *aucun prince ne fut plus dévoué à sa tâche . . . n'eut une vie plus droite et plus honnête que la sienne*<sup>27</sup>, *il est bien intentionné*<sup>28</sup> . . . on pourrait multiplier des citations de ce genre, tirées des quotidiens du centre et de droite, qui montrent à merveille la sympathie dont fait preuve cette partie de l'opinion à son égard.

Cette admiration des journalistes fait qu'on s'intéresse à sa vie quotidienne et qu'on sacrifie au goût du public attiré par les anecdotes. LE FIGARO sait à qui il s'adresse, lorsqu'il décrit les chasses impériales: *il possède cette pénétration qui n'annonce pas seulement l'amateur mais le chasseur véritable*<sup>29</sup>. LE JOURNAL DES DÉBATS nous narre la plaisante aventure de son shako, intégralement déplumé par les élèves de l'académie militaire de Wiener-Neustadt, désireux de conserver un souvenir de son auguste visite<sup>30</sup>; nous assistons, comme s'il s'agissait d'un événement important, à sa première promenade en automobile, qu'il effectua en compagnie du Roi d'Angleterre à Ischl, âgé de soixante-dix-huit ans<sup>31</sup>. On va même jusqu'à fournir des témoignages personnels, tel Gaston Calmette, directeur du Figaro, en villégiature à Ischl et assistant à l'arrivée impériale: *Voici précisément l'empereur. A l'heure exacte, il est apparu dans son uniforme bleu de dragon de la garde avec son képi qu'il promène en souriant autour de lui pour saluer la foule en disant: »Bonjour mes enfants« . . . Il est mieux portant, plus jeune et plus vaillant que jamais. A ses côtés, l'Impératrice en toilette noire salue, heureuse des acclamations; plus loin Calmette décrit la vie quotidienne de l'empereur dans son chalet: il se lève tôt, déjeune puis effectue une promenade sans apparat, en bon bourgeois, et malgré ses vêtements civils et son modeste chapeau mou plus fatigué que lui, orné de fleurs des Alpes, ou de poil de chamois, les passants le reconnaissent à son pas altere, à sa taille haute*

<sup>23</sup> – LE GAULOIS – 11 septembre 1898 – article en première page de A. de MAUGUI.

<sup>24</sup> – idem – 12 septembre 1898, éditorial de Robert MITCHELL.

<sup>25</sup> – LA PATRIE – article en première page du 13 septembre 1898.

<sup>26</sup> – LE FIGARO – article de Denis GUIBERT, 19 août 1898.

<sup>27</sup> – LE JOURNAL DES DÉBATS – éditorial anonyme 12 septembre 1898.

<sup>28</sup> – idem, article du 15 janvier 1898.

<sup>29</sup> – LE FIGARO – article en troisième page de Gaston de VAUX, 4 août 1898.

<sup>30</sup> – LE JOURNAL DES DÉBATS – 12 septembre 1898, première page, anonyme.

<sup>31</sup> – LE FIGARO et LE GAULOIS des 22 septembre et 14 août 1908. Le premier soutient que le souverain a détesté l'expérience, l'autre, au contraire, dépeint son enthousiasme.

*et svelte autant qu'à ses favoris blancs et à sa moustache droite ...*<sup>32</sup>. Enfin, trait caractéristique de l'évolution des journalistes, alors que son anniversaire était passé inaperçu en 1867, il donne lieu, maintenant à de très longs développements. Ainsi, l'homme politique s'efface devant l'homme proprement dit.

Un nouveau thème apparaît et se développe tragiquement dans toutes les colonnes; celui du malheureux empereur accablé par le destin. Il s'amorçait déjà en 1867, avec la fin dramatique de l'empereur Maximilien; le drame de Mayerling et la disparition mystérieuse de l'Archiduc Jean Salvator l'ont tragiquement alimenté. 1898 le voit brusquement résurgir dans toute son ampleur et il va occuper pendant tout le mois de septembre les premières pages des journaux et même de ceux qui sont restés le plus souvent muets à propos de l'Autriche. Le 10 septembre, à Genève, l'impératrice Elisabeth est assassinée par un anarchiste italien. Cette nouvelle, connue dès le lendemain bouleverse toutes les salles de rédaction et éclipse aussitôt tout le reste, comme si ce nouveau deuil qui frappe la Hofburg devait effacer les autres événements, jusqu'aux derniers rebondissements de l'Affaire Dreyfus. La pénible affaire s'étale sur un nombre considérable de colonnes, du 11 au 20 septembre, le record est détenu par LE FIGARO et LE GAULOIS, journaux familiers des affaires impériales avec respectivement 25 et 24 colonnes, chiffre considérable pour les journaux de l'époque qui ne se composaient que de six ou quatre pages, chacune divisée en quatre colonnes. Le plus souvent, les commentaires sont réservés à la victime, à l'assassin, voire même à l'arme du crime, mais, comme il est naturel, l'époux de la défunte est lui aussi longuement évoqué et c'est avec une énorme compassion que les journalistes parlent de lui. La description la plus poignante vient sans conteste d'Albert Sarraut, alors envoyé spécial de LA DEPECHE DE TOULOUSE aux obsèques: *le souverain réapparaît très pâle. Le courage dont il avait fait preuve l'a paraît-il abandonné lorsqu'il s'est trouvé seul, en bas, face à face avec le cercueil. Il a longuement pleuré, s'est agenouillé, a baisé la bière, abîmé dans une douleur qui le secouait de sanglots*<sup>33</sup>. On retrouve de telles descriptions, remplies de l'émotion des correspondants, dans tous les journaux. L'impact de cet événement paraît donc avoir été grand dans l'opinion française, il a permis de mieux faire connaître la cour de Vienne et le personnage de l'empereur lointain, présenté sous un jour encore plus favorable qu'à l'accoutumée, comme une victime d'un incompréhensible destin. La sympathie dont il bénéficie dans un grand

<sup>32</sup> – LE FIGARO – long article de Gaston CALMETTE, 4 août 1898.

<sup>33</sup> – LA DEPECHE DE TOULOUSE – longs articles de trois colonnes chacun d'Albert SARRAUT des 19, 20, 21 et 22 septembre.

nombre de journaux s'en trouve renforcée et l'exploitation de ce drame à des fins politiques, telle celle du FIGARO qui en profitent pour invectiver les anarchistes pris dans un sens large, ne peuvent faire oublier l'émotion intense des salles de rédaction.

Personne, en effet, n'oublie que cet homme simple, bienveillant et malheureux est empereur et continue de jouer un rôle politique important, bien que cet aspect soit en nette perte de vitesse depuis 1867. Les conditions ont bien changé depuis l'époque où on lui décernait des brevets de libéralisme. Le compromis a déçu mais est-ce à dire que ce thème est abandonné? On le retrouve encore parfois dans les organes de la Gauche: LA DÉPÊCHE DE TOULOUSE le reprend à son compte; on y trouve un parallèle entre la » t y r a n n i e « de Guillaume II qui parade à Berlin après son retour de Palestine et la royauté de François-Joseph, non absolue et en butte aux résistances parlementaires<sup>34</sup>. Aussi significative est cette citation tirée de L'HUMANITE de 1908 où on peut lire: *Alors que Guillaume II est le pire ennemi de la classe ouvrière et de la démocratie de son pays, François-Joseph a contribué à l'élargissement du Suffrage Universel pour le Reichsrath et par un attitude conciliante, s'est assuré la sympathie même de ceux qui, comme nous, en ont le moins pour les monarques quels qu'ils soient*<sup>35</sup>. Ce thème a pour corollaire l'idée des influences funestes qui ont marqué sa jeunesse: *Quand le jeune empereur, se dégageant des influences qui l'avaient trop longtemps dominé put enfin penser et agir par lui-même, lui se montra tel qu'il était, soucieux du bonheur de ses peuples plus que de sa propre gloire*<sup>36</sup>. Certes, sa mère et Schwarzenberg restent les plus grands accusés, mais au fil des années, d'autres personnages, des contemporains s'ajoutent à la liste; c'est d'abord le baron d'Aerenthal sur qui on rejette toute la responsabilité de la grave affaire bosniaque de 1908 mais surtout Guillaume II dont les actes sont toujours commentés et souvent d'une manière hostile. Ainsi, le 8 Mai 1908, il conduit tous les princes allemands à Schönbrunn afin de présenter, dans l'un de ces gestes théâtraux dont il a le secret, les hommages de toute l'Allemagne au patriarche des souverains qui fête ses soixante-dix-huit ans. Il n'en faut pas plus pour déchaîner l'indignation dans les salles de rédaction des journaux de droite: » M a n i f e s t a t i o n p a n g e r m a n i s t e « clame-t-on à L'AUTORITE l'un des journaux les plus violemment germanophobes, dépit du JOURNAL qui constate que l'Autriche subit chaque jour davantage *l'étrainte de plus en plus pressante du*

<sup>34</sup> – LA DEPECHE DE TOULOUSE – 3 décembre 1898, court article signé »FRANÇAIS«.

<sup>35</sup> – L'HUMANITE – article du 8 mai 1908.

<sup>36</sup> – LE GAULOIS – article du 12 septembre 1898.

*Hohenzollern*<sup>37</sup>. Ces articles visent donc essentiellement l'Allemagne et son souverain, mais il est intéressant de constater la persistance et le renouvellement du thème des mauvaises influences; prétexte pour excuser ce que l'on considère comme des erreurs d'un personnage si apprécié, dont on constate par ailleurs l'échec de la politique inaugurée en 1867.

En effet, loin d'avoir résolu la question des nationalités, le compromis n'a fait que la compliquer. Les journaux sont parsemés de dépêches quasi quotidiennes qui relatent les heurts entre allemands et tchèques: 1898, le souvenir des émeutes consécutives aux ordonnances de Badeni est encore tout frais; 1908, l'état d'exception a dû être décrété à Prague. Dans ces conditions, que peut faire François-Joseph? Chaque journal lui reconnaît un atout de taille: son immense popularité, qu'on exagère peut-être quelque peu. Les fêtes jubilaires des deux années envisagées en fournissent une preuve éclatante: elles sont touchantes et montrent une fois de plus quelle place tient, dans l'affection de ses sujets celui qui, depuis cinquante ans dirige les affaires de l'Autriche-Hongrie<sup>38</sup>. Le correspondant du JOURNAL DES DEBATS, envoyé spécial à l'occasion de ces fêtes se déclare ému devant les masses animées d'un même sentiment d'affection et de vénération devant le souverain<sup>39</sup>. Le témoignage de Gaston Calmette, déjà cité, confirme cette impression et a le mérite d'être pris sur le vif et de mettre en scène une population bien différente de celle de la capitale: les montagnards sont descendus à Ischl pour lui témoigner l'affection et la reconnaissance, ce sont les deux sentiments que traduisent ces yeux profonds et bons dans l'anxiété presque filiale qu'ils montrent, religieusement émus, en attendant leur empereur... C'est à la fois leur père, leur seigneur et leur ami. C'est quelque chose de plus noble et de plus précieux encore, un être plus vénéré que le maître, le père, l'ami car, depuis les cinquante années que s'épanouit pour leur bien son règne, François-Joseph a personnifié pour eux la divinité, c'est à dire la durée et, pour ces âmes simples et bonnes, l'éternité<sup>40</sup>. A travers une conception paternaliste de la Monarchie, Gaston Calmette définit une des grandes constantes de l'histoire de ce règne: la popularité de l'empereur qui, dans cet état où se croisent tant de forces centrifuges, est devenue une donnée importante de la politique: elle reste l'un des facteurs d'unité, l'un des seuls liens, ce qui a réussi à faire naître un sentiment de Patrie austro-hongroise<sup>41</sup>. Si François-Joseph était immortel, peut-être l'Autriche-Hongrie

<sup>37</sup> – LE JOURNAL – article en première page signé S. B., accompagné de gravures, 7 mai 1908.

<sup>38</sup> – LE JOURNAL DES DEBATS – article de Raymond KOEHLIN, 20 août 1898.

<sup>39</sup> – idem, même jour.

<sup>40</sup> – LE FIGARO – article cité.

<sup>41</sup> – LE JOURNAL DES DEBATS – article de Raymond KOEHLIN déjà cité.

*pourrait-elle durer; sa tâche la plus urgente consiste à établir une sorte de paix impériale avant de mourir*<sup>42</sup>; en 1898, le problème de l'avenir de la Monarchie est déjà évoqué; en 1908, l'empereur n'a encore pas pu faire respecter cette paix et l'inquiétude se fait plus vive. Le monarque est devenu un vieillard de soixante-dix-huit ans, *une ombre d'empereur au palais des spectres . . . tout blanc et affaissé dans une voiture noire (qui) rentre dans ce majestueux sépulcre (Schönbrunn) . . ., une forme noire, un gros nez rond dans des favoris qui descend de son carrosse tandis qu'une triste garde lui rend les honneurs avec des gestes d'automates*<sup>43</sup>. Cette vie qui s'éteint lentement paraît si précieuse que tous les journaux signalent scrupuleusement les plus petits rhumes impériaux ou les maladies qui risquent de la mettre en danger, car cette vie elle-même revêt une importance telle qu'elle intéresse la politique européenne. Nul ne peut prévoir ce qui se passera après la mort du souverain. Beaucoup redoutent, dans les salles de rédaction, l'éclatement du système et les bouleversements qui risquent d'en résulter, et que le Reich pourrait mettre à profit pour s'agrandir en procédant à une » *A n s c h l u s s* « des pays de langue allemande<sup>44</sup>. L'Autriche, malgré les maux dont elle souffre apparaît donc comme un moindre mal, comme un contrepoids aux appétits supposés de l'Allemagne. Personne en France à cette époque ne conçoit encore un démembrement du vieil empire; sa survie est indispensable<sup>45</sup>.

Aussi, bon nombre de journalistes s'attristent de voir ce pays lié au Reich. Des faits mineurs, tel la visite du Roi d'Angleterre à Ischl, en août 1908, font naître l'espoir de le voir se détacher de cette funeste alliance. Jamais personne ne se permet le moindre manque de respect, la moindre caricature envers ce monarque très estimé par ailleurs; un rapprochement de ces sentiments et de ceux que certains peuvent porter ou » *K a i s e r* « serait révélateur. Certains vont même plus loin, L'HUMANITE, par exemple, qui oppose à tous les monarques d'Europe, à peu près tous d'origine allemande, le chef de la Maison de Habsbourg qui n'est en définitive qu'un prince d'origine française puisqu'il descend des ducs de Lorraine<sup>46</sup>, d'autres mettent l'accent sur l'amitié ancienne qui lie la France et l'Autriche<sup>47</sup>. La perspective d'une guerre contre la Monarchie danubienne n'est donc pas acceptée de gaieté de coeur.

Pourtant, en cette fin d'année 1908, la menace se précise. Elle a même pour origine un coup de force du Ballhausplatz: l'annexion brutale de la

<sup>42</sup> – LA REVUE DE DEUX MONDES – article de Charles BENOIT, septembre 1898.

<sup>43</sup> – LE MATIN – article de Georges LECOMTE en première page.

<sup>44</sup> – LE FIGARO – éditorial du général ZURLINDEN, 3 janvier 1908.

<sup>45</sup> – C'est l'opinion de tous les journaux examinés pour l'année 1908.

<sup>46</sup> – L'HUMANITE – article anonyme du 17 février 1908.

<sup>47</sup> – LE TEMPS – éditorial du 10 mai 1908.

Bosnie-Herzégovine qui, par le jeu des alliances risque de mettre le feu aux poudres. Cette guerre que certains ne redoutent pas risque de rejeter François-Joseph du côté des ennemis. L'attitude des journalistes à son égard se trouvera-t-elle modifiée après le déclenchement de la crise? Il n'en est rien. Il conserve malgré tout le capital de sympathie qu'il a accumulé et on le considère même généralement comme un élément modérateur que l'on se plaît à mettre en opposition avec son ministre, le baron d'Aerenthal. En effet, on veut croire qu'il *déteste la guerre*<sup>48</sup>, qu'il a *trop souffert de la guerre dans sa jeunesse pour ne pas travailler sur la fin de sa vie au maintien de la paix*<sup>49</sup>. D'ailleurs n'a-t-il pas fourni une preuve de sa bonne volonté en restituant aux turcs le Sandjak de Novi-Bazar? *Le vieil empereur l'a dit plus d'une fois, il ne veut plus entendre parler de guerre*<sup>50</sup>, mais sera-t-il assez fort pour contrebalancer les influences belliqueuses de son entourage? *Evitera-t-il la guerre qu'il redoute tant? Retrouvera-t-il son ancienne habileté et toute cette fermeté qui lui ont permis de relever une monarchie si compromise?*<sup>51</sup> C'est sur cette angoissante question que s'achève l'année 1908. Ainsi, en dépit de tout ces événements inquiétants, François-Joseph demeure un personnage sympathique, une figure rassurante et estimée de l'ensemble des journaux, qu'ils soient de droite ou de gauche.

En dépit du caractère trop fragmentaire de notre étude, certaines conclusions apparaissent.

D'abord, l'image que donne la presse tout entière de François-Joseph reste remarquablement stable, et ceci pendant toute la longue période envisagée. Ce qu'elle veut en donner aux français reste une image de marque centrée autour des qualités morales du souverain et de son rôle présenté comme bénéfique en politique, rôle qui a permis à l'empire de survivre.

On peut également constater que la place occupée par le souverain dans les colonnes des quotidiens est restée importante, en dépit d'une certaine chute depuis 1867. Cette constatation peut étonner, mais il convient de la nuancer. En effet, nous savons que la presse du Second Empire était surtout réservée à une minorité de français. Or, que découvrons-nous sous la Troisième République? Les journaux de gauche et les organes à grande diffusion sont beaucoup moins loquaces que leurs confrères du centre et de la droite lorsqu'ils évoquent François-Joseph. Celui-ci n'a donc intéressé qu'une partie de l'opinion, une bourgeoisie conservatrice

<sup>48</sup> – L'AUTORITE – article en première page de J. CLER, 3 décembre 1908.

<sup>49</sup> – LE TEMPS – article du 14 août 1908.

<sup>50</sup> – LE PETIT MARSEILLAIS – article anonyme du 7 octobre 1908.

<sup>51</sup> – LA CROIX – article anonyme en première page du 3 décembre 1908.

et parfois royaliste; le grand public ne devait certainement avoir sur l'Autriche et sur son souverain que des notions très vagues. La stabilité des lecteurs constitue en elle-même un autre fait remarquable.

Enfin, malgré l'alliance de 1879 et la formation de la Triplice, ennemie potentielle de la France, François-Joseph a pu conserver la sympathie des journalistes. On peut sans doute expliquer cette fidélité par les sentiments monarchistes de certains d'entre eux, mais ce n'est pas suffisant. Il faut faire entrer en ligne de compte les qualités personnelles du monarque, son prestige et ses malheurs, mais on ne doit pas oublier que l'Autriche-Hongrie représentait encore à cette époque une puissance rassurante et lointaine que l'on admettait comme telle, sans désirer sa fin. En dépit de la gravité de la crise bosniaque, l'estime voué à l'empereur n'est pas encore entamé. La coupure s'est faite plus tard, après le déclenchement de la guerre où fut mêlée la Maison des Habsbourg. A ce moment seulement, les louanges firent place aux attaques et la mort du vieil empereur ne fut plus que le prétexte d'un long réquisitoire<sup>52</sup>.

---

<sup>52</sup> – Voir, en particulier, le livre de René PINON: François-Joseph, essai d'histoire psychologique, pamphlet d'une extrême violence écrit en 1917 par un journaliste de LA REVUE DES DEUX MONDES.